

lui-même, les invitations réitérées qu'il avait adressées à sa famille de venir le voir à Paris. Quand on souvenait, il croyait voir arriver Manoel, qui lui avait promis sa visite : or, cette visite, il la redoutait ! Ludovic Argelès, le banquier, bientôt le rival de Rothschild, ce brave homme, avait tellement remplacé Pierre le campagnard, qu'il commençait à se dire, dans ces monologues muets dont on se cache à soi-même l'égoïsme et la bassesse : " Il vaut mieux qu'aucun d'eux ne vienne ! " Le riche banquier, l'entente des manières du petit baron, craignait naturellement le ton simple et la mise rustique de ses parents. Ludovic Argelès rougissait de son village, de ses bienfaiteurs. Il oubliait qu'il devait tout à sa tante, même le lait qui l'avait nourri ! Il oubliait, l'ingrat, jusqu'à l'affection de Manoel, cette affection de frère qui lui était si chère autrefois, cette affection qu'il mettait au-dessus de toutes les autres ! Bientôt l'entêtement du jeune financier alla si loin, qu'il écrivit une dernière fois à Manoel pour lui dire qu'il irait le voir, ainsi que tous ses parents, et pour l'empêcher de venir le trouver au milieu de ses courtisanes et au sein de ses grandeurs.

Devenu homme d'affaires et homme de plaisirs, Ludovic Argelès n'oubliait pas seulement sa famille, il oubliait plus que jamais son Dieu et sa foi ; lui, orphelin, le Dieu des orphelins ! Lui qui avait tant désiré, tant demandé la fortune, maintenant qu'il l'avait, savait-il ce que c'était que la prière ? Il lui était arrivé, quand il allait à la petite église d'A..., de recommander à Dieu son voyage de Paris et les projets qu'il voulait y réaliser : on eût dit maintenant qu'il n'en devait la réussite qu'à son propre génie. Il saluait intérieurement ses millions. Il se saluait lui-même, il s'honorait, il s'adorait ! On croit que le paganisme n'existe plus parmi nous, erreur ! Nous avons des idoles qui ont des yeux, et qui ne voient pas, ce sont les hommes d'argent et de plaisirs, qui, oubliant l'existence même d'un Dieu, n'ont plus de foi qu'en la hausse et la baisse, qu'ils croient soumises aux ordres de leur génie.

F. DE GRANET.

(La suite au prochain numéro.)

UN PEU DE TOUT.

M. le Baron de Canicheul désire mener sa femme et sa fille aux bains d'Arromanches, mais, en homme d'ordre, il veut se rendre d'avance compte de la dépense et se rend pour ces renseignements chez son notaire.

— Vous êtes allé à Arromanches ?

— Oui, il y a vingt ans.

— Y fait-il cher à vivre ?

— A cette époque, la vie était moins difficile, on logeait chez les pêcheurs dont on partageait les repas.

— Mais actuellement ?

— Ah ! à présent, il semble que l'argent est en beurre.

— C'est vrai ! Et combien coûte un bain de mer ?

— Je l'ignore, j'y allais pour affaires.

— Qué vaut un logement pour trois personnes ?

— J'étais seul.

— Et le prix d'un dîner raisonnable ?

— Je mangeais chez une tante qui ne voulut accepter aucune rétribution.

— Les plaisirs y sont-ils hors de prix ?

— Oh ! maintenant, tout doit être modifié et je ne puis rien préciser.

— *Fichtre ! c'est bien cher !!!*

Et le baron de Canicheul a dû renoncer à son voyage.

— Gargon ?

— Monsieur !

— C'est à tout ce que vous donnez de cerneaux pour deux ?

— Oui monsieur.

— Mais alors, que donnez-vous donc pour un ?

— L'assaisonnement seul.

— Gustave L. souffrit longtemps de cette maladie qu'on nomme : la gêne. En sa détresse, il était servi par une de ces vieilles domestiques fidèles et bourruées qui nous soignent par amour de l'art.

Si modiques étaient les appointements alloués à ce dévouement, que Gustave L. malgré ses ressources bornées, voulut les augmenter.

— Gertrude, je vous augmente de 100 fr, lui dit-il un beau matin.

Gertrude haussa les épaules :

— Achetez donc plutôt du linge, gros vaniteux, répondit-elle.

— Superstitieux à l'excès, Siraudin est également curieux. Curieux surtout de connaître l'âge des dames. Aux eaux de Bade, il croyait avoir trouvé le moyen de satisfaire sa curiosité. Voici sa première expérience :

Dans le salon de conversation, il aborde un mari et sa femme. On cause de roulette et de trente-et-quarante. Chacun se plaint de sa mauvaise veine, la dame surtout.

— Voulez-vous que je vous donne un conseil ? lui dit Siraudin ; mettez six louis sur le numéro de votre âge, c'est infallible ; on gagne toujours.

— C'est une idée ! s'écrie le mari.

Et il tire six louis qu'il donne à sa femme. Elle se dirige vers la table de roulette.

— Combien mes six louis vont-ils me rapporter ? demande le mari inquiet à Siraudin.

— 4200 francs.

Au même instant, la voix du croupier retentit :

— **36**, rouge, pair, passe.

La figure du mari s'illumine de joie.

— Ah ! merci mille fois, nous avons gagné !

Siraudin savait l'âge de la dame. Mais celle-ci se retourne penaude et tête basse. Par coquetterie pour Siraudin, elle avait joué sur 27. Le mari l'a renvoyée aussitôt à sa famille.